

Monstre et lumière

Twin Falls Idaho de Michael Polish

Pierre Barrette

Numéro 100, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23708ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Barrette, P. (2000). Compte rendu de [Monstre et lumière / *Twin Falls Idaho* de Michael Polish]. *24 images*, (100), 54–54.

MONSTRE ET LUMIÈRE

PAR PIERRE BARRETTE

T*win Falls Idaho* est un film sur l'identité et la réclusion, un film sur la solitude, l'abandon et la perte, une œuvre qui, parce qu'elle sait transcender la situation extrêmement particulière qui lui sert de motif central, atteint à l'universel en passant par le très spécifique. Tous ceux (et ma foi, ils sont nombreux!) qui y ont vu une manière de docu-fiction sur des jumeaux siamois sont passés bien à côté de l'essentiel: mais parce que le phénomène dont il s'agit est assez spectaculaire, qu'il relève traditionnellement du cinéma fantastique ou bien d'un certain cinéma social, d'aucuns n'ont su y voir que cela, un phénomène. Pourtant, tout dans ce film, du traitement cinématographique à la mise en scène, du jeu des comédiens à la construction, nie son appartenance à quelque genre par quoi on voudrait limiter la nature proprement artistique de sa finalité.

Les deux jumeaux, joués avec brio par les frères Polish, tout siamois qu'ils soient, ne sont autre chose en fait qu'une image du couple fondamental, une sorte de double absolu par rapport auquel tous les «couples» (homme-femme, mère-fils ou fille, homme-homme, etc.) constituent des «dérivés». L'anormalité, la monstruosité de la cellule gémellaire siamoise permet de radicaliser un état de choses, de dramatiser une situation qui, par ailleurs, est universelle et vécue par tous dans des proportions moindres. Il est assez facile d'imaginer que Michael et Mark Polish, eux-mêmes jumeaux identiques, expérimentent une variable assez intense de cette situation extrême, et que ce qu'ils explorent dans *Twin Falls Idaho*, c'est un peu le tracé imaginaire de leur propre histoire, qu'elle se confonde ou non avec des faits réels étant ici sans importance.

La beauté de cette œuvre tient en bonne partie à une sorte d'épure dramatique; très peu d'événements se produisent dans le



Blake et Francis Falls (Mark et Michael Polish). Une image du couple fondamental.

cours du film, l'essentiel du récit tournant autour de la relation qui se noue dès les premières images entre les jumeaux et une jeune prostituée, puis il y a développement progressif de cette relation au fur et à mesure qu'on découvre des éléments concernant le passé et l'identité des protagonistes. Ce minimalisme de l'histoire se reflète par ailleurs éloquentement dans la mise en scène: près de la moitié du film se déroule dans une chambre d'hôtel minable où les jumeaux sont venus se réfugier, on l'apprend plus tard, pour mourir. L'état de réclusion *physique* dans lequel ils se trouvent, l'urgence extraordinaire de leur situation, l'isolement où les confine leur handicap, tout cela se trouve non seulement figuré par la détresse morale qui transpire du jeu des acteurs, mais également incarné dans l'exiguïté de la chambre, qui devient le prolongement matériel de cette espèce de corps inadéquat que la «nature» leur a fourni. Pour cette raison on pense, devant *Twin Falls Idaho*, au Cronenberg de *Dead Ringers*, au Lynch d'*Elephant Man* ou même d'*Eraserhead*, et pourtant l'autonomie de cette œuvre est véritable. En fait, si elle nous rappelle ces deux films, c'est moins à cause d'une dette qu'elle aurait à leur égard que par le jeu d'une communauté de thèmes et de motifs, une façon de composer avec l'intelligence de la laideur qui réussit à rendre fascinants, voire émouvants des êtres voués au départ à l'exclusion, ou pire, à l'exhibition.

Mais en définitive, si ce premier long métrage des frères Polish atteint véritablement à l'universel malgré la particularité

de son objet, c'est parce que le sujet qui le sous-tend concerne l'identité et ses rapports complexes avec le sentiment amoureux. Ce que révèle aux deux frères l'irruption d'une femme dans leur vie, c'est non seulement la sexualité, mais en même temps l'amour, la jalousie, l'amitié, l'anxiété, la peur de l'engagement ainsi que la crainte d'être abandonné, sentiments et émotions qu'on imagine avoir été vécus jusque-là par eux en circuit fermé. *Twin Falls Idaho* parle donc de l'ouverture à l'Autre et au monde, ce qu'illustrent très bien les nombreux changements d'éclairages tout au long du film: au départ très sombres, presque glauques, ils atteignent dans la scène du rêve (une des plus belles séquences oniriques jamais tournées, à mon avis) une irréalité fantastique, puis dans les dernières images, les seules tournées de jour à l'extérieur, ils deviennent le révélateur d'une sorte d'euphorie contenue touchant toutes choses, un pur rayonnement diffus de la beauté. Cette lumière extraordinaire, c'est à la fois celle du deuil et du recommencement, de la solitude la plus terrible, mais aussi celle d'une autonomie arrachée à la mort — la lumière de la vie, à l'image de ce très beau film. ■

TWIN FALLS IDAHO

États-Unis 1999. Ré.: Michael Polish. Scé.: Michael et Mark Polish. Ph.: David Mullen. Mont.: Leo Trombetta. Mus.: Stuart Matthewman. Int.: Michael Polish, Mark Polish, Michael Hicks, Jon Gries, Patrick Bachau, Garritt Morris, Lesley Ann Warren, William Catt. 110 minutes. Couleur. Dist.: Blackwatch.